

QUOI DE MEUF DE POCHE - EPISODE 142 **“L’exposition “Divas arabes d’Oum Kalthoum à Dalida”**

CLÉMENTINE : Bienvenue dans notre série d’été, cette semaine, on se met au diapason d’une exposition flamboyante qui célèbre les divas à l’Institut du monde arabe (IMA) à Paris.

KAOUTAR : Cette exposition raconte, en une galerie de portraits - agrémentés d’archives précieuses - les années 20 à 70. Une période d’essor culturel et de rayonnement du monde arabophone par la culture, localement et dans le reste du monde. La musique sera le point de départ qui servira à des chanteuses, comme Warda ou Oum Kalsoum, pour rayonner dans le théâtre, le cinéma et partout ailleurs. Elles vont devenir très visibles, certaines vont gérer leur carrière le tout sur fond politique, entre la guerre des Six Jours ou la Guerre d’Algérie.

CLÉMENTINE : Parmi tous les pays du monde arabe c’est L’Egypte est la matrice de l’exposition. La “nahda” marque l’essor d’une révolution artistique qui va de pair avec un anti-colonialisme britannique et avec de nouvelles techniques. On passe des salons aux casinos, de la musique “savante” à la musique légère et plus populaire, et elle est diffusée grâce aux disques 78 tours au grand public. Il y a la naissance du star-système : des vedettes et des actrices-productrices qui vont participer à Nilwood, le Hollywood des studios égyptiens qui a produit des comédies musicales à la pelle (tandis qu’en France Alice Guy était assez seule).

KAOUTAR : Dans ce paysage particulièrement riche et source d’émancipation pour ces femmes, pour ces fameuses divas, il y a une figure qu’on connaît c’est la danse orientale : c’est l’Égyptienne Badia Masabni qui va ouvrir le premier cabaret féminin et “moderniser” la danse orientale (sharqi) qui va ensuite se répandre grâce au cinéma (qui lui aussi de son côté prend de plus en plus d’ampleur). Une danse orientale qui continue, aujourd’hui encore d’être interrogée, entre stéréotype de l’exotisme et réappropriation d’une tradition féminine. On voit donc à quel point les motifs de la danse orientale tirent ses racines dans cette Egypte musicale féminine, et aussi féministe.

CLÉMENTINE : Un exemple qu’on connaît particulièrement c’est Dalida, qui a fait office de passeur/passeuse pour tout un pan de la culture arabophone avec sa chanson Salama ya salama (qui est en réalité une reprise d’une chanson des années 20 qui parle des Égyptiens exilés). L’exposition rappelle qu’elle a elle-même débuté au cinéma en Egypte avant de venir faire carrière en France.

KAOUTAR : On découvre aussi à travers cette exposition l’Egypte mais aussi le féminisme égyptien, qui, on l’ignore, qui a été très fertile et actif. À sa tête, Hoda Charaoui, qui a réussi à divorcer et à être indépendante, qui a fréquenté des salons et fondé un parti indépendantiste (le Wafd), ainsi que l’Union féministe égyptienne

(UFE). Elle est aussi venue en aide aux femmes dans la nécessité, elle a exigé le suffrage et élargi ses luttes au féminisme arabe et pas juste Égyptien. Le président Nasser va progressivement mettre un terme à cette embellie révolutionnaire en interdisant les associations féministes.

CLÉMENTINE : À une période où il y avait 38 journaux féministes en Égypte de qui était vraiment incroyable.

KAOUTAR : Alors qu'est-ce que tu en as pensé de cette exposition ?

CLÉMENTINE : D'abord, un sentiment de grande honte car je ne connaissais aucune des femmes de l'exposition à part Dalida et les films de Youssef Chahine. Ce sont des musiques que je connais mal et qui (pour une oreille néophyte) sont un peu interchangeables et là j'ai vraiment apprécié d'avoir des sous-titres et de pouvoir enfin comprendre les paroles au-delà des voix qui sont somptueuses et parfois déchirantes. J'aurais aimé que l'exposition interroge le terme de "diva", qui peut être aussi péjoratif. Je trouve intéressant que l'exposition pose la question de la langue: est-ce l'Arabe ? Quel Arabe est utilisé ? Est-ce le Français ou Anglais ? Je pense que cet accrochage aide à déconstruire tout ce qu'on projette en France de manière monolithique sur "la femme arabe opprimée" : ça nous oppose toute une pluralité de profils (aristocrates, paysannes, artistes, intellectuelle...). On voit aussi la part de fantasme dans l'exportation de ces productions : par exemple, Hind Rostrom qu'on a appelé "la Marilyn de l'Orient". Il y a aussi tout un soft power arabo-musulman qui a été véhiculé comme des personnes comme Oum Kalthoum. Je trouve intéressant aussi que l'on voit l'héritage de cette musique chez les nouvelles générations (aujourd'hui ces chansons sont échantillonnées par des DJ). Néanmoins, je pense que cet accrochage reflète la difficulté en muséographie à figurer la musique dans les musées, autrement qu'à travers des extraits sonores et des pochettes de disque. Je pense que c'est un défi. En tout cas, cette exposition nous a donné notre playlist de l'été. Toi qu'est-ce que tu en as pensé Kaoutar ?

KAOUTAR : C'est une exposition que j'attendais de longue date (qui avait été repoussée à cause du Covid). Je l'attendais, car c'est au final un objet peu traité en sciences humaines comparativement à d'autres mais, plus encore, cet objet a souffert de formes persistantes d'invisibilisation et de marginalisation. Ce que porte cette exposition, c'est l'existence de chaque artiste femme et arabe du XX^e siècle puisqu'on a tendance à considérer que ce monde là n'est qu'un monde de guerres et de conflit et que l'art, la culture, la musique n'y existent pas. J'ai trouvé ça intéressant que l'exposition face œuvre de fouille (presque archéologique) pour remonter à la surface des détails qui appartiennent à la vie de chacune de ces femmes. C'est une manière de les célébrer, de les humaniser, et de les faire rentrer plus en profondeur dans nos consciences et nos imaginaires musicaux. Je dirais que l'exposition relève le défi qui semble s'être fixé : faire de la musique une sorte d'analyseur incontournable des

processus d'émancipation politique, à l'intérieur de laquelle l'émancipation féminine joue le rôle de moteur (accélérateur mais aussi ralentissement).

Pour les personnes qui ont grandi en écoutant ces musiques ou en écoutant leurs parents célébrer ces divas, ce sera une sorte de plongée dans un monde de réminiscences. C'est fort, c'est politique, c'est nécessaire et ça ouvre la voie vers d'autres œuvres à encourager et à réinscrire dans cette question du politique, des femmes et de la création.

Générique :

Quoi de Meuf est une émission de Nouvelles Écoutes,
Rédaction en chef: Clémentine Gallot
Journaliste chroniqueuse: Kaoutar Harchi
Mixage Laurie Galligani
Prise de son par Thibaut Delage à l'Arrière Boutique
Générique réalisé par Aurore Meyer Mahieu
Réalisation, Montage et coordination Ashley Tola